

L'ÉPOQUE *dans le viseur*

Cinq ans après *The Square*, Ruben Östlund a remporté une deuxième Palme d'or à Cannes avec *Triangle of Sadness*, film cruel et cynique. Mais pourquoi le réalisateur suédois aime-t-il autant la provocation? Norine Raja lui a posé la question dans le café parisien où se retrouvaient Marx et Engels.

Photographie Rudy Waks

PALMIPÈDE
Ruben Östlund
photographié pour
Vanity Fair à Paris,
en juin 2022.



ourquoi serait-ce toujours à l'homme de payer ? La question taraude Ruben Östlund, ce soir de mai 2016, dans un restaurant chic de Cannes. Imaginez la scène : sa compagne, Sina, fait mine d'ignorer l'addition posée au centre de la table. Le cinéaste s'en empare, non sans agacement, dans un ultime geste de résignation. On se fâche, le ton monte, et la discussion se poursuit jusque dans le hall en marbre blanc de l'hôtel Martinez. Sina sort alors un billet de cinquante euros de son portefeuille et le lui glisse de force dans le T-shirt. Le cinéaste est furieux, comme si elle avait tenté de le « castrer ». Clou du spectacle : la petite coupure finit au fond de la cage d'ascenseur.

« Le billet doit toujours y être, si vous regardez bien », s'amuse encore Ruben Östlund, dans un hôtel du 1^{er} arrondissement parisien. Décor en acajou, lustres spectaculaires et couloirs interminables où errent encore quelques top models en cette fin de Fashion Week. La scène de ménage avec Sina figure dans son dernier long-métrage *Triangle of Sadness*, en français *Sans filtre* (en salle actuellement), comme une réflexion sur la répartition des rôles au sein du couple. L'histoire de deux influenceurs invités sur une croisière de luxe, où se retrouve le pire de l'humanité : un oligarque russe, des

retraités ayant fait fortune dans l'armement, un milliardaire de la tech dépressif et des instagrammeurs en quête de notoriété. « Je voulais parler de la beauté comme d'une monnaie d'échange, analyse le cinéaste. Tous ces mannequins se transforment en produits sur les réseaux sociaux. C'est la société capitaliste ramenée à l'échelle de l'individu. »

Une nuit de fête avec « Yu-stice »

Un petit rappel pour ceux qui n'écourent pas « Le masque et la plume » : c'est avec ce film que Ruben Östlund a remporté la Palme d'or à Cannes en mai 2022 – sa deuxième après *The Square*, récompensé cinq ans plus tôt. Il a ainsi rejoint le cercle très fermé des doubles lauréats comme Ken Loach, Michael Haneke ou Francis Ford Coppola. La particularité de son cinéma : interroger la montée de l'individualisme, la dilution du lien social ou le creusement des inégalités, sans jamais renoncer à divertir. Ses films interrogent, bousculent, font rire ou mettent mal à l'aise. « C'est un provocateur qui repousse sans cesse les limites », me glisse l'acteur britannique Harris Dickinson, l'un des protagonistes de *Sans filtre*. Difficile d'oublier cette séquence de vingt-cinq minutes où les croisiéristes vomissent, tandis que le capitaine leur crie au micro : « Payez vos impôts ! »

Il y a du Marco Ferreri, le réalisateur de *La Grande Bouffe*, chez Ruben Östlund. Même le jury cannois s'était dit « choqué » par le film, à l'issue de la cérémonie de clôture. Plus surprenant : la presse libérale de droite a été conquise par cette farce anticapitaliste. Ce n'est pas pour déplaire au réalisateur, qui redoute d'être enfermé dans une case. En réalité, il ressemble aux personnages de ses films : teint hâlé, lunettes de soleil et veste noire jetée sur l'épaule. « J'étais de passage, il y a quinze jours, et j'ai enfin découvert la vie nocturne parisienne. » Il y a fait la fête jusqu'à l'aube au club Silencio pour un enterrement de vie de garçon avec deux membres du groupe Justice – qu'il prononce « Yu-stice », avec une pointe d'accent suédois – et le réalisateur Gaspar Noé. « Je me moque de moi-même avant tout, aime-t-il répéter. Je serais plus dur que jamais, si je devais faire un film sur le milieu du cinéma. »

Ruben Östlund propose de poursuivre l'interview au Café de la Régence, où s'est déroulée la deuxième rencontre entre Karl Marx et Friedrich Engels, précise-t-il. Nous voilà donc partis en pèlerinage du côté de la rue Saint-Honoré : lui, s'arrêtant à chaque passage piéton avec une rigueur toute scandinave ; moi slalomant dans ses pas, dictaphone à la main. Une fois devant la façade verdoyante, il dégaine son téléphone portable pour immortaliser ce lieu chargé d'histoire. Cela lui rappelle un bout de son enfance. Chez les Östlund, Karl Marx faisait partie de la famille. La mère, enseignante, était communiste dans l'âme ; le père était professeur et photographe à ses heures perdues. Avec ses deux frères, il a passé toute son enfance sur l'île de Styrsö, sur la côte ouest de la Suède, un archipel rocaillieux aux airs de bout du monde. « Les limites étaient clairement définies, analyse Ruben Östlund, en dessinant des lignes imaginaires sur la table du café. Voici ta cour de récréation, maintenant essaie d'être créatif et de t'amuser. » Premières émotions fortes avec le cinéma. Sa mère lui fait découvrir, alors qu'il a 12 ans, *1900* de Bernardo Bertolucci. Cette fresque de cinq heures résume un siècle de politique italienne, à travers l'histoire de deux garçons nés le même jour et sur le même domaine, mais aux destins diamétralement

opposés : Robert de Niro, le descendant de riches propriétaires terriens, face à Gérard Depardieu, le fils bâtard d'une famille de métayers. Le combat entre le prolétariat et la bourgeoisie, sur fond de montée du fascisme. « Je pourrais encore vous décrire certaines scènes au détail près », me dit-il.

Durant l'enfance, il apprend à skier chez ses grands-parents en Laponie. Il a hérité de la passion familiale pour les pistes et le grand air. Comment imaginer son avenir ailleurs ? À la fin du lycée, il passe même deux saisons dans les Alpes avec des amis, où il réalise des films amateurs tournés dans des conditions extrêmes : *Free Radicals 1* et *2* (1997-1998), succession de descentes et de sauts vertigineux sur fond de hard rock suédois. Déjà poind un goût pour les plans longs et les images instantanées. Reste à perfectionner la technique. À 25 ans, le voilà dans les cours de cinéma de l'université de Göteborg, sous l'égide entre autres du producteur Kalle Boman. Ce monument du 7^e art suédois repère le talent de son élève : « J'ai été frappé par ses fines observations sur la manière de dépendre de la condition humaine et sa capacité à la mettre en scène, m'écrit-il dans un mail. Il avait déjà ce désir de laisser sa marque sur le milieu du cinéma. » Dans la deuxième ville de Suède, il côtoie des jeunes cinéphiles fasci-

IL A REJOINT LE TRIO DES CINÉASTES DEUX FOIS PALMÉS : KEN LOACH, MICHAEL HANEKE ET FRANCIS FORD COPPOLA.

nés par la Nouvelle Vague. « Ils ne parlaient jamais d'argent, se rappelle Ruben Östlund. Juste de la manière de faire des films divertissants et capables de façonner la société. » La mode est aussi aux productions épurées, sobres et ultra-réalistes, dans la lignée du Dogme95. Ce mouvement a été lancé par les cinéastes danois Lars Von Trier et Thomas Vinterberg, en réaction aux artifices des superproductions contemporaines.

À cette époque, Ruben Östlund utilise l'art pour sonder l'intime. *Family Again* (2002), son projet de fin d'études, est avant tout un prétexte pour réunir ses parents divorcés. Sans succès : ils se chamaillent dès les premières scènes. « Tu as toujours eu »

» une lueur d'espoir dans tes yeux en nous voyant ensemble, lui souffle son père. Et puis elle a soudainement disparu. » À l'évocation de ce souvenir, son regard devient humide : « Cela m'a rendu si triste. Je n'avais pas réalisé à quel point leur séparation m'avait touché. »

Un jour, Ruben Östlund aperçoit un petit garçon assis par terre, guitare à la main, dans une rue de Göteborg. Les questions se bousculent : est-il orphelin ? Sans-abri ? Quel âge a-t-il ? Après vérification, l'enfant a bien une famille et un domicile. Le cinéaste décide d'en faire un personnage clé de son premier long-métrage *The Guitar Mongoloid* (2004), où se croisent aussi un couple d'amoureux transi et un groupe d'ados lançant des vélos sur des réverbères. Aux intrigues linéaires, il privilégie les tranches de vie. La confusion provoquée par ces images décousues est intentionnelle : « À l'époque, le cinéma suédois était très lisse, regrette-t-il. Je voulais un film complexe pour obliger les spectateurs à la réflexion. »

Happy Sweden (2008), sa seconde expérimentation, pousse le procédé à l'extrême. Le film est un portrait clinique de la société suédoise, composé de six histoires montrant l'influence du groupe sur l'individu : un chauffeur de bus déprimé prend en otage ses passagers ; deux adolescentes délurées harcèlent un garçon timide dans le métro ; un homme se blesse pendant une soirée, mais refuse de se faire soigner. À chaque fois, la caméra reste statique, à distance de ses sujets, les laissant parfois à contrechamp. Les spectateurs sont déroutés. À l'avant-première au festival de Stockholm, un homme se lève pour interpeller Ruben Östlund : « C'est quoi ce film ? Où avez-vous étudié le cinéma ? Où est passé Ingmar Bergman ? »

Plieurs d'hommes et cri de guerre

Contrairement aux apparences, Ruben Östlund ne cherche pas à choquer pour le seul plaisir d'observer les réactions sur le public : « C'est une manière d'initier le dialogue, comme sur une scène de stand-up. » Avec *Play*, sorti en 2009, il marche plus que jamais sur un terrain sinueux. Inspiré d'un fait divers, le film met en scène un groupe d'enfants noirs rackettant des camarades. Une partie de la presse l'accuse alors de stigmatiser la population immigrée. Lui affirme le contraire : il veut confronter les spectateurs à leurs préjugés. « Je me souviens qu'une enseignante m'avait dit : "J'ai des enfants noirs dans ma classe et ils sont très gentils." » Il marque une pause : « Mais quel rapport entre eux et les criminels dépeints dans le film ? Qui est le raciste dans cette histoire ? » Pour la première fois au cours de la discussion, une pointe de fébrilité perce dans sa voix : « J'ai eu peur de ne plus trouver de financements. » Une partie de l'opinion finit par se ranger de son côté. « C'était une autre époque, bien avant la folie des réseaux sociaux. »

Ruben Östlund continue d'exposer nos petites lâchetés avec *Snow Therapy* (2015). Dans sa production la plus bergmanienne, il met à mal l'unité de la famille suédoise. Tomas, sa femme Ebba et leurs deux enfants partent en vacances dans une station de ski des Alpes françaises. En plein déjeuner à la terrasse d'un restaurant en altitude, ils voient une avalanche s'abattre sur eux. Le drame est évité de peu, mais le père de famille a pris ses jambes à son cou et laissé ses proches derrière lui. Culmination de cette mise en boîte du mâle contemporain : il verse pendant plusieurs minutes des

larmes de crocodile pour amadouer sa femme. Le cinéaste avait tapé sur YouTube « pires pleurs d'homme » pour monter un exemple à son acteur. Les producteurs avaient suggéré de supprimer la séquence tant ils la trouvaient grotesque. Pas question, leur a répondu Ruben Östlund, dont l'intention est aussi d'augmenter le taux de divorce dans la société, comme il le dit. Lui-même est séparé de sa première femme Andréa : « Nous sommes devenus de très bons amis. Je l'aime beaucoup plus que quand nous étions mariés. » Avant chaque projection de *Snow Therapy* à laquelle il assiste, il s'amuse à poser la question : « Y a-t-il des couples dans la salle ? »

Ruben Östlund ne cache pas ses ambitions. On l'accuse d'être arrogant, mais il abhorre surtout la langue de bois et la fausse modestie. Son mentor Kalle Boman lui a appris cette précieuse leçon : exprimer ses désirs à haute voix est un premier pas vers le succès. Au Festival de Cannes, *Snow Therapy* remporte le prix du jury dans la catégorie « Un certain regard ». Le cinéaste rêve alors d'être en compétition officielle. Son vœu se réalise en 2017 avec *The Square*, film sur l'absurdité de l'art contemporain et ces débats sans fin entre gens du métier, « où chacun veut avoir l'air plus intelligent que son voisin ». Une scène choc, « conçue intentionnellement pour être projetée à

« MA PREMIÈRE FEMME ET MOI SOMMES DEVENUS DE TRÈS BONS AMIS. JE L'AIME BEAUCOUP PLUS QUE QUAND NOUS ÉTIIONS MARIÉS »

RUBEN ÖSTLUND

Cannes », confie-t-il, domine le film. Un homme-singe terrorise les invités d'un dîner de gala pendant une performance artistique. Il rôde entre les tables, observe la faune des collectionneurs bon chic bon genre, renifle la peur dans leurs costumes trois-pièces. Il n'en fallait pas plus pour séduire Pedro Almodóvar, alors président du jury, qui lui remet la Palme d'or : « C'est un film extrêmement drôle contre la dictature du politiquement correct. » Sur scène, Ruben Östlund encourage le



HORS-CHAMP
Sur le tournage de *Sans filtre* en 2020.
Ci-dessous : avec la Palme d'or en mai 2022 à Cannes.

public à pousser un cri de guerre avec lui. Il faut voir les réactions de l'assistance : certains croisent les bras en signe de résistance, d'autres, comme le cinéaste David Lynch, s'époumonent avec plaisir : « C'est normal, remarque Östlund, les Américains savent qu'il faut participer pour faire un bon show. »

Que change un double sacre cannois dans la vie d'un réalisateur ? Aujourd'hui, Ruben Östlund jouit d'une stature sur la scène internationale et dans son propre pays. Pour la première fois cette année, il a été invité à la Bergman Week, le festival qui célèbre l'héritage du maître du cinéma suédois. « Je leur ai dit : "Vraiment ? Il vous a fallu deux Palmes d'or pour enfin me convier ?" » À Palma de Majorque, où il s'est installé avec sa nouvelle compagnie, il prépare son prochain ovni au nom prophétique, *The Entertainment System is Down* : l'histoire de passagers d'un vol long-courrier coincés dans la carlingue sans aucun accès au moindre écran. Que se passe-t-il quand l'humain ne peut plus fuir la réalité ? Le cinéaste ne sait pas encore comment exploiter au mieux l'idée du huis clos. Il voudrait en faire un bijou d'esthétique digne de son cinéaste préféré, Leos Carax. En attendant, il aime pitcher son idée pour guetter les réactions. À son grand étonnement, je ne réagis pas à ses commentaires sur les effets néfastes des réseaux sociaux. J'ose : « Peut-être que ma génération est plus cynique... » Il réplique : « J'aurais tendance à dire réaliste. » Assez pour pressentir une troisième Palme d'or ? Rendez-vous à Cannes d'ici peu. □

